

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION
60, rue du XXXI Décembre - Genève
Téléphone 14.05

Paraissant tous les Samedis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT } Suisse 6 fr. — par an
} Autres pays. 9 fr. —

La Bulgarie et le point de vue serbe

Vain would be victory if the German leaders should go unhung or unshot....

Lettre de M. Richard-H. Edmonds, editor of the « Manufacturer's Record », dans le « Times » du 4 juillet.

Le changement de ministère à Sofia a remis à l'ordre du jour l'hypothèse d'une volte-face générale, dans la politique de la Bulgarie. Au point de vue pratique, il est entendu que la Bulgarie ne se séparera jamais de l'Allemagne, et que toute discussion là-dessus serait superflue. Mais puisque dans certains milieux on s'obstine à calculer avec une nouvelle trahison bulgare, il nous semble utile de préciser le point de vue serbe. Les avantages matériels d'une rupture germano-bulgare seraient appréciables, mais le côté moral de la question se présente d'une façon très délicate. Si nous faisons abstraction de la Grèce, il y a à examiner la répercussion d'un tel événement sur la Roumanie et la Serbie, ces deux Etats ayant été attaqués par la Bulgarie, sans aucune provocation et au moment où elles faisaient des offres très avantageuses à ces Bulgares mêmes en vue de les déterminer à marcher contre les Turcs et les Austro-Allemands. Le cas bulgare par rapport à la Serbie est aggravé encore par deux circonstances particulières ; d'abord, les Bulgares se trouvent en état de récidive, l'attaque de 1915 étant une nouvelle édition de celle de 1913. Ensuite, les Bulgares ne se sont pas contentés d'envahir les territoires serbes. Ils se sont mis à assassiner systématiquement tout ce qui est serbe, et dans cette rage de destruction et de dénationalisation, on n'a reculé ni devant le ridicule, ni devant le monstrueux. Les Bulgares se sont rendus ridicules en proclamant que non seulement la Serbie du Sud, la vieille Serbie, ou la Macédoine, était bulgare — une affirmation quelque peu soutenable vu la propagande laborieuse et habile des nombreux agents bulgares — mais que toute la Serbie orientale, jusqu'à la Morava, était un pays bulgare, habité par des Bulgares ! Ce qui est cependant plus important, c'est qu'ils ont commis des monstruosité en voulant tuer non seulement le nom, mais l'âme de la population serbe dans les régions occupées. Un retour pur et simple au *statu quo ante* paraît donc une impossibilité morale.

La « New Europe » disait l'autre jour que la Grande-Bretagne ne sera guidée dans l'arrangement des Balkans ni par le sentiment, ni par le ressentiment. La justice pour tous. Cette formule ne touche pas la question principale et préjudicielle, celle des responsabilités. On en peut dire autant de l'opinion de certains cercles américains, qui admettent que la réalisation de ses aspirations yougoslaves pourrait déterminer la Serbie à céder à la Bulgarie de vastes territoires en Macédoine. En 1915, on pouvait envisager la question d'un tel point de vue ; en 1918, le problème se pose de façon différente. Il ne s'agit plus de racheter une intervention, mais de déterminer le mode de réparation pour un crime déjà consommé. Le seul fait du repentir n'absout pas le crime commis. « Il n'y a pas de législation qui assure l'impunité aux voleurs par la seule restitution des produits de leur vol », disait M. Louis Barthou, faisant allusion à la Bulgarie, dans sa lettre du 1^{er} septembre 1916, adressée au « Journal des Débats ». Cette vérité conserve toujours sa valeur et elle indique la voie à suivre dans la solution du problème bulgare, à la condition, bien entendu, que les Bulgares fournissent des preuves de leur repentir. Le Droit pénal international recherche, lui aussi, les vrais coupables. Les sanctions réclamées par la Serbie ne doivent pas nécessairement frapper le peuple bulgare. Elles ne s'appliqueront qu'aux vrais coupables.

En 1912, la Serbie a dû sacrifier à l'idée de la solidarité balkanique une partie importante de l'ancien Empire serbe. Les déceptions de

1897, 1905 et 1908 n'avaient pas détruit chez nous l'espoir de voir la Bulgarie revenir à elle-même. On lui a facilité la conversion par les larges concessions qui devaient la décider à pratiquer une politique balkanique et bulgare. Les événements de 1912-13 ont de nouveau démontré que la Bulgarie n'abandonnait pas ses buts particuliers et qu'elle tenait à servir l'Allemagne. En 1915, une dernière tentative a été faite, mais elle fut inutile elle aussi. Volontairement et délibérément la Bulgarie avait pris parti pour l'Allemagne, en se jetant dans le dos de la Serbie. « Personne ne nous menaçait, et personne ne nous forçait à la lutte », écrit M. Guéchoff dans le « Mir » du 3 juillet 1918. On sait ce qui s'en suivit, et l'on connaît la tragédie de la retraite serbe, retraite héroïque imposée par l'attaque bulgare. Où est l'homme qui pourrait en présence de ces faits, revenir tout simplement à l'état de choses de 1915 ? Où est l'homme qui oserait en présence de la Belgique violée, songer à une paix avec l'Allemagne ne comportant pas des sanctions et des réparations nécessaires ? Quel est l'homme d'Etat qui couvrirait le crime bulgare par un pardon sans conditions ?

Le point de vue serbe dans la question bulgare n'est pas d'ordre territorial. Les paroles de Lord Northcliffe que les Alliés perdraient tous leurs droits de se considérer comme les champions de la liberté humaine, s'ils ne soutenaient pas la Serbie, s'ils ne veillaient pas à ce que justice lui fût faite — sont tout notre programme. D'abord la punition du massacre des Serbes, des horreurs commises en Serbie, et ensuite l'arrangement matériel. C'est la condition primordiale de tout accord avec la Bulgarie. Sur ce point là tous les Serbes sont unanimes.

L. M.

Un hommage serbe à la France

M. Pachitch, président du Conseil de Serbie, a adressé la dépêche suivante à M. Clemenceau, président du Conseil français :

« Il y a juste quatre ans que l'Autriche-Hongrie, après son fameux ultimatum, nous déclara la guerre et commença ainsi une lutte sanglante avec l'intention d'enchaîner la liberté, de fouler aux pieds le droit et d'imposer, de concert avec l'Allemagne et ses autres complices, au reste du monde le régime de l'esclavage et du militarisme prussien.

Malgré les sacrifices inouïs qu'elle a déposés sur l'autel des idées libératrices de tous les peuples civilisés, et surtout des Français qui en ce moment même, Paris, contre l'invasion des barbares, la nation serbe est aujourd'hui de même qu'il y a quatre ans, pleine de l'espoir que le régime de la liberté sera rétabli et que bientôt apparaîtront les jours sublimes de la délivrance de tous les peuples.

Le peuple serbe, qui répand aujourd'hui son sang avec ses frères yougoslaves sur tous les fronts du théâtre mondial de la guerre, se souvenant, en ce triste anniversaire de l'attaque germanique contre la liberté du monde, et dans l'attente de sa délivrance et de son entrée dans la nouvelle Société des nations, s'incline devant les mânes des inoubliables héros qui ont fait le sacrifice de leur vie pour ces grandes idées, clame par votre entremise aux vivants de continuer la lutte par la libération du monde de la tyrannie germanique et vous prie d'exprimer à toute la France la profonde admiration qu'il ressent pour les hauts faits accomplis par ses héroïques fils ».

Déclarations de M. Balfour sur la Serbie

Nous publierons dans le numéro prochain le texte complet du discours prononcé par M. Balfour, ministre des affaires étrangères britanniques, le 25 juillet, à la réunion inaugurale du Comité National Serbe (Yougoslave) à Mansion House. Par cette déclaration M. Balfour a reconnu officiellement les aspirations yougoslaves vers la liberté et l'indépendance.

Advance Bulgaria !

L'« Echo de Bulgarie » a publié l'autre jour la lettre d'un lieutenant anglais T. W. Greenstreet, des fusiliers irlandais, actuellement prisonnier de guerre à Sofia et que l'on dit être professeur de littérature à l'Université de Londres. Or, le professeur-prisonnier jouit du privilège de pouvoir visiter « l'exposition artistique de la première armée bulgare à Sofia ». Il a jugé utile de communiquer au public ses impressions et ses appréciations, qui sont très flatteuses pour l'art de guerre bulgare. « The pictures portraying the accidents and incidents of a soldier's life were good indeed showing knowledge and skill. Though often the full skill of the artist was unexpressed by reason of hurried execution » — les tableaux représentant les accidents et les incidents de la vie des soldats sont en effet très bien, montrant le savoir et l'habileté, quoique le talent de certains artistes n'arrive pas souvent à sa pleine expression, par suite d'une exécution précipitée ». — Et le critique anglais termine ses louanges par une exclamation enthousiaste : Advance Bulgaria ! — En avant, Bulgarie ! — exclamation un peu vague, parce qu'on ne saisit pas précisément dans quelle direction ce gentlemen voudrait voir avancer les Bulgares : dans la direction de Salonique, contre l'armée anglaise, dans le sens d'un développement plus expressif de l'art bulgare, ou bien, ce qui est le plus probable, dans le raffinement des procédés qui caractérisent la façon bulgare de faire la guerre.

Nous ne pouvons pas savoir ce que les peintres

bulgares ont choisi comme sujets des tableaux qui ont tellement enthousiasmé le professeur Greenstreet. Ce que nous n'ignorons pas cependant, ce sont les procédés inqualifiables par lesquels les militaires bulgares se sont toujours distingués, dans toutes les guerres, et surtout dans la guerre actuelle. Il n'y a pas longtemps que le journal croate, les « Primorske Novine » de Fiume, racontait, tout indigné, comment les soldats bulgares passaient leur temps en Serbie occupée : « A Péetrovats, par exemple, c'est une chose des plus ordinaires, que les gendarmes bulgares organisent tard dans la nuit, dans les prisons, les sanglantes séances de bastonnade à coups de bâton et de crosses. Certaines nuits, des dizaines d'hommes, de femmes et de jeunes filles furent sortis de la geôle pour être assommés et abattus tout près des prisons. Ceux qui restèrent dans la prison entendaient les cris et les hurlements, se mouraient d'horreur en attendant que leur tour vint. D'autres, les Bulgares les décapitèrent pour jouer au football avec leurs têtes et quand elles se heurtaient, les Bulgares criaient : « Embrassez-vous, Serbes » (en y ajoutant une injure intraduisible en français). Réd.).

Cela nous laisse supposer que parmi les tableaux représentant les incidents de guerre bulgares se trouve sans doute le « football » bulgare, et que c'est précisément cette scène de sport demi-asiatique et demi-sadique qui a émerveillé le courageux Irlandais, au point de le faire s'écrier : En avant, Bulgarie !

La mort de Nicolas II

L'empereur de toutes les Russies vient d'être exécuté par une bande d'irresponsables n'ayant nullement le droit de parler et d'agir au nom du peuple russe. Mais l'empereur Nicolas se trouvait dans leurs mains, et on l'a fusillé d'une façon plutôt répugnante. Les gens qui ont vendu la Russie à l'Allemagne et qui ne se maintiennent au pouvoir que par la force et par les faveurs allemandes sont si peu qualifiés pour juger l'ex-tsar, que leur acte porte plutôt la marque d'un meurtre vulgaire.

Malgré toutes les fautes commises par l'empereur Nicolas, sa mort tragique est accueillie dans les milieux serbes avec un sentiment de compassion profonde. L'ex-tsar a été un ami du peuple serbe, et s'il n'y avait rien d'autre, son intervention personnelle en faveur de la Serbie, sa promesse sincère et amicale, de protéger le peuple serbe contre la préméditation et l'agression autrichiennes lui vaudraient notre gratitude éternelle. Au moment le plus critique de l'existence du peuple serbe, le 14-27 juillet 1914, l'empereur Nicolas télégraphiait à S. A. Royale le prince Alexandre de Serbie ces paroles historiques : « Votre Altesse Royale en s'adressant à moi dans un moment particulièrement difficile, ne s'est pas trompée sur ma sympathie cordiale pour le peuple serbe... Votre Altesse peut être assurée qu'en aucun cas la Russie ne se désintéressera du sort de la Serbie ». On sait ce qui est arrivé. Au dernier moment, l'empereur Nicolas conjurait le Kaiser d'accepter l'arbitrage, mais Berlin refusa. Et ce fut la guerre, une guerre sanglante dont la responsabilité ne retombe pas sur Nicolas II.

En Russie, certains cercles démocratiques en voulaient à la Serbie pour son attachement à la Russie officielle, à la Cour, à l'autocratie. Mais pouvait-on faire autrement ? La Serbie n'avait qu'une politique, la politique de la liberté, de la solidarité slave, une politique anti-germanique par excellence. Elle cherchait un appui en Russie et s'adressait là où cet appui pouvait être obtenu. Un pays ultra-démocratique comme le nôtre aurait salué avec la plus grande joie une démocratisation de la Russie, mais avant d'y penser, il devait se prémunir contre son propre esclavage, contre la menace austro-germano-magyare. Nous ne pouvions pas faire comme les Bulgares qui oscillaient entre l'Autriche et la Russie, et dont les hommes politiques s'étaient partagé les rôles aussi par rapport aux affaires intérieures russes. Les uns tournaient autour de la Cour Impériale, les autres cherchaient un contact avec les milieux démocratiques. Mais tandis que les Serbes aimaient et respectaient la Russie et étaient prêts à la secourir dans la mesure de leurs forces, les Bulgares ne voyaient dans leur libératrice qu'une vache à lait, qu'il fallait exploiter jusqu'aux dernières limites. Ainsi s'explique la différence des sentiments éprouvés

par les Serbes ou par les Bulgares, à la nouvelle de la mort de leur protecteur commun. Les Serbes ne manqueraient pas de prier pour le repos de l'ex-tsar, qui a été quelques fois injuste envers eux, mais qui était leur bienfaiteur. Les Bulgares, au dire du ministre Madjaroff (voir la « Vossische Zeitung » du 12 juillet) s'apprentent à ériger au Kaiser un monument beaucoup plus grand que celui du tsar libérateur à Sofia !

R.

Dix questions indiscrettes à mes amis bulgares

Mon article sur la Dobroudja paru dans la « Tribune de Genève » du 26 juin me vaut une attaque d'un Bulgare qui proteste contre ce terme de « propagande bulgare » appliqué par moi « à n'importe quel Bulgare » qui envoie sa prose aux journaux.

Je ferai remarquer que ce terme de propagande se rapportait à l'action entreprise en Suisse par MM. Ischirkoff, Radoslavoff, Ivanoff, Mileff, Miceff, Markoff, Skopiassky, etc., en vue de démontrer ce qu'ils appellent les « droits de la Bulgarie » sur toute la Dobroudja, la moitié de la Serbie, le tiers de la Grèce et presque de la Turquie d'Europe.

On sait d'ailleurs que le Consulat de Bulgarie à Genève n'a point pour but « de renseigner l'opinion suisse induite en erreur par des propagandistes neutres, serbes, grecs et roumains ! »

Si ce Bulgare pouvait me donner des réponses précises et édifiantes aux quelques questions que je me permettrai de lui poser et avec lui à tous ces messieurs bulgares qui, depuis quelques mois, hantent notre pays, je ferai amende honorable, je serai le premier à déclarer que je me suis trompé et qu'il n'est guère question de propagande bulgare en Suisse :

1^o Comment expliquer la présence en Suisse de tous ces professeurs bulgares, encore en âge de servir, alors que leur pays est en guerre ?

2^o Quels sont leurs appointements de professeurs et combien perdent-ils au change ? Ceux qui ne sont pas professeurs et ne possèdent aucune fortune connue, ni en Suisse ni en Bulgarie, de quoi vivent-ils ?

3^o Qui a supporté les frais considérables de l'édition de l'Atlas de feu M. Rizzoli ?

4^o Qui a soldé la somme de mille francs acquittée à la « Berner Tagblatt » pour couvrir les frais d'impression du supplément publié par ce journal en février dernier et consacré exclusivement à la Dobroudja ?

5° Qui supporte les frais considérables de l'édition de la bibliothèque bulgare dite « balkanique » qui paraît sous les auspices des « Annales des nationalités » de Lausanne?

6° Qui a supporté les frais du supplément des « Basler Nachrichten » du 7 juillet 1918?

7° Qui a supporté les frais d'édition des brochures de MM. Ischirkoff, Markoff, Pannoff, Micheff, Kiproff, etc., dont quelques-unes ont été publiées en plusieurs langues?

8° Qui a payé les frais considérables des milliers d'exemplaires publiés en plusieurs langues des neuf — je dis neuf — monographies traitant uniquement de la Dobroudja et dues à la plume de MM. Ischirkoff, Zlatarsky, Tchilinguiff, Miléitch, Skorpil, Romansky, etc., et d'un plus grand nombre de publications traitant des prétentions bulgares sur la Macédoine et la Serbie orientale?

9° Qui publie et avec quels fonds le bulletin bulgare dit « Correspondance balkanique » qui paraît à Berne?

10° Pourquoi, alors que depuis la guerre le nombre des Bulgares a diminué en Suisse romande (voir statistiques universitaires et autres) a-t-on trouvé nécessaire de créer, à Genève, un consulat de Bulgarie?

J'attends une réponse précise, circonstanciée, loyale — si possible — et je promets de reconnaître publiquement mon erreur si n'importe quel Bulgare pouvait donner une réponse satisfaisante à mes dix questions indiscrètes.

Dr Victor KUHNE.

22 juillet 1918.

Le Danube et les plans allemands

Dans la presse allemande on s'occupe beaucoup, en ce moment, des projets tendant à la réalisation de la grande voie fluviale Rhin-Main-Danube. C'est ainsi que nous apprenons que la Commission des finances de la Deuxième Chambre du Wurtemberg a voté la semaine dernière une motion tendant à ce que les gouvernements intéressés de l'Allemagne du Sud insistent auprès des autorités compétentes pour qu'un bureau central d'Empire soit chargé d'étudier, en vue d'une prompt réalisation, le réseau des canaux qui doivent relier le Rhin au Danube par le Main, le Neckar et le lac de Constance.

Les journaux reproduisent l'important discours du député von Rieppel, prononcé au Reichstag lors du vote du crédit demandé pour l'élaboration des plans de l'entreprise projetée. Le crédit en question dont le montant serait de 2.000.000 marks a été adopté par le Reichstag presque à l'unanimité des voix. Les conclusions de von Rieppel sont à retenir. « La question des quatre voies fluviales projetées Est-Ouest, disait-il, devrait être résolue uniquement dans le sens du plus grand développement économique de l'Empire. Même en prenant au sérieux la menace d'une guerre économique de l'Entente, l'Orient nous offrirait une satisfaction presque complète de nos besoins en matières premières et en vivres. Qu'il s'agisse de raisons militaires ou économiques, il importe toujours de créer une voie fluviale raccourcie ayant la plus grande capacité de tonnage et de chargement, laquelle serait en mesure de faire concurrence à la voie maritime qui passe actuellement par Gibraltar. Il faut avant tout, conclut von Rieppel, rétablir la vie économique de l'Allemagne dans l'état d'avant guerre. Pour y arriver il faut avan-

cer les travaux de canalisation du Main en priant les autorités militaires de les considérer comme entreprises ayant rapport à la guerre. »

La *Frankfurter Zeitung* s'occupe de la question du Danube et traite ce sujet avec une partialité qui caractérise bien la politique pangermaniste de ce journal. Dans son numéro du 12 juillet, en parlant du nouvel acte de navigation danubienne, le journal allemand dit que ce nouvel acte contient une série de dispositions dont la plus importante concerne la commission européenne du Danube: « Cette commission dans laquelle siègent jusqu'ici entre autres les représentants de l'Italie, de la France et de l'Angleterre — les puissances signataires du traité de Paris de 1856 — sera à l'avenir composée uniquement des représentants des Etats riverains du Danube et de la côte européenne de la mer Noire. » Par cette disposition, poursuit le journal allemand, sera appliqué le principe suivant: que, seuls, les Etats ayant un contact direct avec un cours d'eau, doivent avoir de l'influence sur la législation de ce fleuve.

La commission actuelle, selon la *Frankfurter Zeitung* n'était que la conséquence des événements politiques. La nouvelle commission, au contraire, ne serait pas l'expression des rapports de force entre les puissances, mais elle correspondrait à la logique des choses. Néanmoins, la *Frankfurter Zeitung* plaide pour le droit des Etats riverains à la représentation dans la commission danubienne, oubliant à dessein que le Royaume de Serbie, lui aussi, est un des Etats riverains du Danube, ayant comme tel le droit de siéger dans la commission danubienne. Le Danube passe, dans sa plus grande partie, à travers les pays serbes, puisque non seulement il longe le territoire du Royaume de Serbie, mais traverse également, dans une longue partie de la course, les provinces serbes de Hongrie arrosant les terres de l'ancien Grand-Duché serbe — Voïvodina — dont l'autonomie a été reconnue par le rescrit impérial d'Olmütz en 1848. Donc, si un pays devrait avoir le droit d'être représenté dans la future commission danubienne, ce serait bien la Serbie, Etat danubien par excellence. Ce détail ne semble pas intéresser nos ennemis. Et pour cause: La nouvelle commission que les Impériaux se proposent de créer devrait être, selon l'idée de leurs auteurs — et plus encore que l'ancienne — la conséquence et le résultat des événements politiques. Elle ne serait, par suite, que l'expression des rapports de force entre les puissances. Nous en trouvons un aveu caractéristique dans le passage suivant: « L'issue désastreuse de cette guerre pour la Russie a rompu la composition de la commission danubienne telle qu'elle était avant la guerre. Notre victoire sur la Russie et la Roumanie avait délogé les puissances occidentales d'une position où elles étaient établies depuis soixante ans par suite de la molle attitude de l'Autriche et de la Prusse. A présent, les puissances de l'Entente s'opposent sans doute au principe: Le Danube aux Etats danubiens, mais n'étant pas de force à imposer la paix à l'Allemagne, elles ne pourront guère changer la situation créée par la guerre. » Il ne s'agirait donc ici, selon l'aveu de la *Frankfurter Zeitung* ni des principes, ni des droits, mais tout simplement des rapports de force entre les belligérants.

Cuius regio eius religio. Qui possède la force fait la loi. Nous ne voulons pas insister davantage sur cette théorie par trop simpliste des pangermanistes, théorie qui devait conduire, fatalement, à la catas-

trophe actuelle. Nous avons seulement voulu démontrer que le journal allemand se contredit lui-même, et à plusieurs reprises, en traitant la question de la navigation fluviale. Mais ce qui importe avant tout et ce qui constitue le but principal de cet article, c'est d'attirer l'attention de l'Entente sur l'importance de la question danubienne. La préoccupation des milieux pangermanistes pour le sort de la navigation des fleuves devant relier l'Allemagne à l'Orient, prouve l'importance de l'affaire. L'influence des nouvelles voies fluviales sur l'avenir économique de l'Europe est immense. L'avenir économique de l'Europe entière se trouve en Orient et nos alliés devraient déjà, dès à présent, songer à un règlement donnant pleine satisfaction aux intérêts légitimes des peuples riverains et excluant complètement la mainmise allemande.

M. D. M.

Les Bulgares et les Chopes

Pour faire accroire au monde ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes, les Bulgares deviennent parfois plus maladroits dans leurs mensonges que d'habitude et au lieu d'induire en erreur l'opinion publique étrangère en ce qui concerne la Macédoine et la Serbie orientale, il leur arrive de dévoiler la vérité même là où ils s'attendaient le moins. Ainsi l'« Echo de Bulgarie » du 30 avril conte les impressions d'un Bulgare qui a parcouru la Serbie occupée par les Bulgares. On y parle d'un entretien que le voyageur anonyme bulgare aurait eu avec un vieux paysan serbe. Celui-ci, qui savait très bien ce qu'il lui en coûterait s'il s'aventurait à dire quelque chose qui ne plairait pas aux Bulgares, leur en avait su gré. Entre autres, il avait dit ceci: « Tenez, jusqu'à l'arrivée des Serbes, nous portions des vêtements blancs, comme les Bulgares de Trn et de Tzaribrodé qui parlent comme nous, bref comme tous les Chopes. »

C'est avec le plus grand empressement que les Bulgares ont cité cette preuve qu'ils ont cru utile à leur cause. Cependant le pauvre voyageur anonyme n'a pas compris l'ingéniosité du vieux Serbe: les Chopes, qui habitent la Bulgarie occidentale jusqu'à Sofia, n'osent pas se dire Serbes et ne voulant pas d'autre part se dire Bulgares, ont préféré accepter ce nom de transition. Les Chopes ne sont pas autre chose que les Serbes; ils parlent serbe, ont la slava serbe et ont accueilli avec le plus grand enthousiasme les troupes serbes qui ont, en 1913, pénétré dans ces régions. D'ailleurs les journaux bulgares, eux-mêmes, ont maintes fois conseillé au gouvernement de dépeupler le Choplouk (régions peuplées par les Chopes) et de le coloniser par les Bulgares.

Ainsi les Bulgares, dans leur rapace mégalomane, ont avoué la vérité, qu'ils ont dû laisser cachée: non seulement ils n'ont pas réussi à prouver que la Macédoine et la Serbie orientale soient bulgares, mais au surplus ils avouent que la Bulgarie orientale est habitée par les Serbes.

En réclamant constamment la Macédoine et même la Serbie orientale, les Bulgares veulent devancer la Serbie pour que celle-ci, mise en état de défensive par leurs prétentions fantasques, ne puisse pas trouver de temps pour faire valoir ses droits et ses prétentions légitimes sur le Choplouk bien serbe. D'ailleurs, cela ne nous étonne pas du tout, nous connaissons fort bien — et nous désirerions que nos alliés en fassent autant — la tactique levantine bulgare, qui est de demander un bœuf pour avoir un œuf.

Le bulgarisme et la science

Les Bulgares, auxquels tant de vertus ont été départies, peuvent être, parfois aussi, de parfaits comédiens. Ils sont surtout pour nous égayés, lorsqu'ils prétendent défendre leurs « droits » imaginaires sur les pays voisins, qu'un instinct de voracité les entraîne invinciblement à vouloir s'approprier. Nous trouvons un échantillon de ce genre gai dans « l'Echo de Bulgarie » du 2 juillet, article de fond intitulé « Pour le pays de la Morava ». L'auteur s'évertue à prouver que la Serbie orientale, baptisée par les Bulgares d'un nom inconnu aux géographes « le pays de la Morava », serait bulgare au point de vue ethnique. Nous ne prenons pas au sérieux les prétentions bulgares sur cette partie de la Serbie, pas plus que sur la Macédoine serbe; si nous venons ici nous occuper des « preuves » que les Bulgares fournissent en faveur de leur mégalomane, c'est simplement pour montrer combien la logique bulgare indique une mentalité étonnamment étrangère aux peuples civilisés.

Voilà les preuves que les Bulgares servent au public étranger pour appuyer leurs prétentions extravagantes:

« Nos hommes politiques, nos penseurs et nos savants, dit l'« Echo de Bulgarie », ont eu à diverses reprises l'occasion de dire leur mot au sujet des pays de la Morava. Nous avons été, le 24 juin, témoins d'une réunion, d'un congrès national, en quelque sorte, où s'étaient donné rendez-vous nos hommes de premier plan, — professeurs, écrivains, publicistes et vieux artisans de la cause nationale. Un des plus anciens professeurs a donné lecture, au nom de l'Université, d'une adresse qui prouve sans aucun doute, que la plus haute institution de la science embrasse la cause du pays de la Morava. »

Donc, les réunions, les rendez-vous de leurs professeurs, écrivains, publicistes et vieux artisans de leur cause nationale, voilà autant de preuves pour les Bulgares que la Serbie orientale leur appartient!

Les déclarations des professeurs de l'Université de Sofia et des écrivains bulgares, qui sont aussi loin de la science que le ciel de la terre, seraient donc la preuve suffisante que les Serbes de Serbie sont des Bulgares. Lorsqu'on pense qu'à ces réunions assistaient des vieux artisans de la cause nationale bulgare (c'est-à-dire des comitadjis) on est totalement convaincu du caractère scientifique des dites déclarations.

Mais il y a mieux encore. Ecoutez cet autre passage:

Un autre homme de science, ayant voyagé dans presque toutes les capitales de l'Europe, et participé aux négociations de Brest-Litovsk et de Bucarest, étant en contact avec les personnalités officielles de Vienne et de Berlin, nous a assuré que le « caractère bulgare du pays de la Morava sera reconnu. »

Donc, pour se convaincre du caractère de la Serbie orientale, il faut se rendre à Berlin et à Vienne, surtout à Brest-Litovsk, et non pas en Serbie même! Voilà encore une fois une logique bien bulgare!

Y a-t-il, après tout cela, encore des gens qui puissent nous conseiller, à nous autres Serbes, peuple slave, de nous embrasser avec nos voisins bulgares, peuple tartare dont la mentalité est si opposée à celle des races européennes. Nous voudrions bien savoir ce que deviendrait n'importe quel peuple de l'Europe occidentale s'il se trouvait condamné à rester en contact, ne serait-ce qu'une année, avec les Bulgares! Et les Serbes supportent ce voisinage agréable depuis des siècles. (1)

(1) Voir là-dessus le livre remarquable de Mlle Sturzenegger: « Licht in die Wirren des Balkans (Zürich, 1917) ».

FEUILLETON

Arrivée des Serbes dans les Balkans

Un collaborateur occasionnel nous écrit:

Depuis que la perspective de la victoire alliée commence à inquiéter les Bulgares, leur propagande auprès des puissances de l'Entente a redoublé d'ardeur. On calcule à Sofia aussi avec une défaite allemande et l'on voudrait se servir des arguments « ethniques » et « scientifiques » pour conserver les territoires serbes conquis par la force et la trahison. Cette ruse tout à fait digne de Baïa Gagnet, doit être rappelée de temps en temps, parce qu'il y a chez nos amis et alliés des gens qui se laissent impressionner par les « vérités » bulgares. En feuilletant les vieux livres, j'ai retrouvé chez M. Malte-Brun, dans son « Précis de la Géographie Universelle » (Description de toutes les parties du monde. Paris, 1826, chez Aimé-André, libraire), livre 119, p. 238-240, quelques indications intéressantes sur les Serbes et leur arrivée dans les Balkans. Je crois utile de les reproduire ici:

« Lors des irruptions des Goths conquérants et des Huns dévastateurs, l'empire romain appela des Slavines ou Slaves à repeupler l'Illyrie déserte. L'histoire byzantine se remplit bientôt de leurs noms et de leurs exploits. Les Serbi, ou Serbli accoururent d'un pays nommé la grande ou la Servie-Blanche car les termes sont équivalents (Bela prononcé vela par les Byzantins peut éga-

lement représenter *beli-blanc* ou *weli-grand*) pays qu'on cherche dans la Galitzie actuelle; ils se divisaient eux-mêmes en blancs et rouges. Etablis d'abord en Macédoine, ou la ville de Servitza garde encore leur mémoire, ils se fixèrent définitivement sur les bords de la Morava et de la Drina. Cependant il en reste dans la Macédoine, et leur Etat florissant, riche et belliqueux, brava le pouvoir de Byzance. Un de leurs essaims pénétra jusque dans le Péloponèse, et s'y confondit avec les habitants anciens. Les Serviens rouges ne se bornèrent pas à occuper toute la Servie actuelle, dont une partie prit le nom de Rascie, mais ils fondèrent encore en Dalmatie la Zupanie ou seigneurie de Zacholmie, c'est-à-dire l'ultra montaine ainsi que les petits Etats de Trebun, ou Trebigne, de Narenta, etc., etc.

« Les Serviens blancs occupèrent la Bosnie jusqu'aux bords du Vrbaz. Presque toujours divisés en petites principautés et républiques, ces peuples subirent à diverses époques le joug des rois de Bulgarie et de ceux de Hongrie. La Bosnie, d'une zupanie servienne, devint un hannat hongrois, et les monarques de Hongrie formèrent du nord de la Servie le hannat de Mazovie.

« Pendant que les Serviens se répandaient dans l'intérieur de l'Illyrie, un essaim des Slaves-Polonais, sorti de la grande Chroatie située dans les monts Carpates, se mit à la tête de l'ancienne population de la Panonie, et, devenue promptement puissante par le mélange avec les habitants, s'empara de toutes les contrées à l'ouest de la rivière Vrbaz et de la partie occidentale de la Dalmatie. Différents de dialecte et d'origine d'avec

« les Serviens (considérés comme tribu), les Croates, ou (Horwathes reçurent bientôt les rites de l'Eglise latine, tandis que les Serviens adoptèrent ceux de l'Eglise grecque. Les Croates liés avec l'occident, conservèrent tout ce qu'il y a de chevaleresque et tout ce qu'il y a de férocité dans les lois et les mœurs féodales, les Serbiens, à côté de beaucoup de bravoure, montrèrent sur les bords de l'Haliacmon (rivière de la Macédoine Indje Karasou) comme sur ceux du Danube, cet esprit industriel et commercial qui signale leur parenté avec les Russes.

« Les uns et les autres aimaient avec passion la musique, le chant, la vie joyeuse et par-dessus tout la paresse. Les uns et les autres avaient des superstitions semblables et ne les quittèrent pas toutes en acceptant le baptême. C'étaient des frères qui, nés dans des climats divers, se reconnaissaient dans la demeure d'anciens parents longtemps oubliés de l'un et de l'autre. « Ainsi, deux invasions distinctes, l'une des Slaves occidentaux, l'autre des Slaves orientaux, toutes deux facilitées par l'existence préalable d'une population proto-slave, ont formé la population actuelle des Slaves-Illyriens, ou, si l'on aime mieux un terme géographique, des Slaves-Sud-Danubiens, population qui, sur le territoire autrichien, hongrois et ottoman, forme une masse imposante de près de 4 millions d'hommes robustes, prolifiques, braves, intelligents, propres à tous les arts de la paix et de la guerre. Reviendra-t-il le jour où Stephan Duscian, se proclamant empereur des Serviens et des Romains, marchait sur Constantinople à la tête de 80.000 guerriers? » J. J.

Les manœuvres bulgares en Amérique

Les Bulgares, conformément aux ordres reçus de leurs maîtres de Berlin, s'efforcent, ces derniers temps, de faire un petit trou dans la digue qui protège les Alliés contre l'invasion du pacifisme allemand. A cet effet, ils ont jugé l'Amérique comme étant la mieux disposée des Puissances alliées à se prêter à leur petit jeu levantin, car, croient-ils, l'Amérique n'a pas encore eu l'occasion de les connaître de près ni de ressentir directement les effets de leur duplicité.

C'est M. Stéfan Panarétoff, ministre de Bulgarie à Washington, qui s'est mis à creuser dans cet endroit, que les Bulgares croient constamment être faible. En laissant entrevoir que la Bulgarie ne serait pas incapable d'une nouvelle trahison, M. Panarétoff fait des efforts extraordinaires pour convaincre l'Amérique que son pays nourrit les sentiments les plus amicaux pour les Etats-Unis et même pour les autres Alliés, sauf pour la Serbie qui serait, selon lui, le seul ennemi de la Bulgarie. Cependant, il paraît qu'en Amérique on est également fixé sur les motifs qui ont déterminé les Bulgares à devenir les complices du militarisme prussien. Les Bulgares ont déclaré maintes et maintes fois que la Civilisation touche à sa fin et que le jour de la Kultur est arrivé, laquelle, seule, est capable de doter de bienfaits l'humanité et de la rendre heureuse! Ils ont voulu, en luttant aux côtés des Germains, hâter l'avènement de la Kultur qu'ils attendent comme on attend le messie. On sait, en outre, que la Serbie n'est pas le seul ennemi de la Bulgarie. Les Bulgares veulent s'emparer de la Dobroudja, de Constantinople, de Salonique, de l'Albanie, de l'Epire, etc., etc. voilà autant d'autres Etats, possesseurs de ces régions, qu'on peut, en renversant les rôles, considérer comme ennemis de la Bulgarie, ou plus exactement de l'hégémonie et du prussianisme bulgares.

Les Bulgares poursuivent par de telles manœuvres une double entreprise. Ils veulent être entre les mains des Allemands, l'étrincelle destinée à allumer chez les Alliés un incendie pacifiste à l'exemple de celui de Russie. Ils ne se proposent que d'entamer les pourparlers pour créer ainsi chez les Alliés une atmosphère pacifiste, ce qui aurait au moins pour effet de diminuer notre esprit combatif et de produire un sentiment de lassitude. Le cas échéant, leur seconde visée est de se ménager une sortie pour l'heure de la victoire des Alliés.

Mais les Bulgares ne se contentent pas seulement de cette mission d'agents allemands. Ils veulent aussi aider l'Autriche dans sa lutte contre les nationalités slaves. Jugeant la mentalité des Slaves à leur aune tartare, ils s'imaginent pouvoir réussir même là où l'Autriche, avec tout son système de politique à la Metternich, a définitivement échoué: ils prétendent pouvoir diviser les Slaves pour affaiblir leur résistance à l'oppression germano-magyare. M. Panarétoff, dans de nombreuses interviews qu'il s'est laissées prendre, se confond en amitiés envers certains Slaves tandis que pour d'autres, il est un peu moins généreux. « La Bulgarie, dit M. Panarétoff, accueillera avec une sincère sympathie les aspirations nationales des Tchèques, des Slovéniens, et surtout des Croates, mais elle n'appuiera à aucun prix les prétentions des Yougoslaves (sic!) et des Serbes ». Cependant il a dû voir son ingéniosité diplomatique renversée en ce qui concerne ses machinations anti-slaves. Le Conseil National Yougoslave des Etats-Unis, représentant 300.000 hommes qui seront bientôt enrôlés dans les armées alliées, a pénétré facilement ces intrigues simplistes des Bulgares, et a publié une déclaration dont nous extrayons les passages suivants, d'après l'organe yougoslave de Pittsburgh « Jugoslovenski Svijet » du 15 juin:

« Nous ne nous serions jamais laissé entraîner, dit cette déclaration yougoslave, dans une discussion avec le ministre de Bulgarie à Washington, si celui-ci ne nous avait pas fait l'honneur de déclarer que « la Bulgarie accueillera avec une sincère sympathie les aspirations nationales des Tchèques, des Slovéniens et surtout des Croates. » Mais comme nous connaissons fort bien le danger des sympathies dont nous honore le représentant d'un Etat comme la Bulgarie, le Conseil National Yougoslave, parlant au nom des Serbes, Croates et Slovéniens des Etats-Unis, repousse de la façon la plus énergique ces sympathies dont la sincérité est égale à celle de toutes les autres déclarations faites par le représentant bulgare. »

« Nous soulignons, encore une fois, continue cette déclaration, que les aspirations nationales des Slovéniens et surtout des Croates, de même que celles des Serbes, par lesquelles nous réclamons notre délivrance du joug austro-magyar et l'union avec la Serbie et le Monténégro en un Etat unique et indépendant, sont toutes absolument les mêmes. Il en ressort, en se basant sur la simple logique qu'il est impossible d'accueillir avec sympathie les aspirations nationales des Slovéniens et « surtout » des Croates et de s'opposer d'autre part, comme le dit le ministre bulgare, « aux prétentions des Yougoslaves et des Serbes. »

Il reste à savoir ce que M. Panarétoff, qui agit plutôt comme un ministre des Habsbourg, répondra à cette riposte yougoslave, qui laisse une impression un peu chaude!

TAD.

Un jugement français sur les Bulgares

Nous empruntons à notre excellent confrère, le *Journal des Hellènes*, du juillet une citation de l'article de M. Jacques Bainville sur la psychologie bulgare, publié par le *Courrier des Etats-Unis*.

« Dans la langue bulgare, dit M. Bainville, on remarque l'absence de deux mots: « amour » et « reconnaissance »; pour le premier, les Bulgares ont recouru à la langue allemande et pris le mot « Liebe »; pour le second ils ont emprunté au français le mot « merci ». Un peuple qui est obligé d'employer des mots étrangers pour exprimer deux sentiments nobles et sincères nous donne par là la meilleure preuve de ce qu'on peut attendre de lui. Ses mœurs sont sauvages et sa civilisation arriérée. »

Imitateurs serviles et sans scrupules quand il s'agit d'obtenir un avantage et d'étendre leur nationalisme mégalomane et insatiable, les Bulgares sans foi et sans loi ont longtemps été les favoris de l'Europe, et avaient su obtenir notamment la protection du généreux Alexandre et du libéral Gladstone.

Il est malheureusement très facile de se tromper sur les nationalités quand on n'a pas une longue expérience. C'était un devoir de philanthropie de s'intéresser aux victimes de la cruauté turque. La France a longtemps négligé ses affaires intérieures pour s'occuper de peuples qui ne lui ont montré aucune reconnaissance.

Mais comme nous l'avons déjà dit, le mot « reconnaissance » n'existe pas dans la langue bulgare. La Bulgarie, dont l'histoire ne remonte pourtant pas bien haut, a donné la preuve d'une ingratitude sans pareille envers la Russie, à qui elle a voué une haine féroce, bien qu'elle lui doive l'existence.

Après avoir fait une guerre heureuse avec les Serbes et les Grecs, elle les a attaqués avec une duplicité qu'on ne saurait oublier.

Comme l'a très bien dit, dès 1913, un de ses hommes politiques, Theodorof, la Bulgarie a pensé que l'alliance avec les Centraux lui permettrait de prendre sa revanche, de satisfaire sa mégalomanie et ses rancunes, et c'est ainsi qu'on la voit marcher la main dans la main avec ses anciens tyrans, les Turcs; le souvenir du passé ne la gêne pas, et elle ne cesse, au contraire, de l'exploiter, dans son égoïsme sans bornes.

En ce moment, les Bulgares se trouvent dans une situation très délicate vis-à-vis de leurs alliés. Ces derniers savent bien avec quelle espèce de peuple ils ont à faire et lui ont même promis la Dobroudja arrachée à la Roumanie, mais n'ont pas voulu abandonner ce gage; d'autre part, la Turquie demande quelque chose d'équivalent à l'agrandissement de la Bulgarie.

Qu'a fait le gouvernement de Sofia? Il a donné à entendre par sa presse qu'après avoir trahi ses alliés de 1912, il n'éprouvait aucune difficulté à trahir ceux de 1915.

Nous pouvons attendre tranquillement l'heure du marchandage où se manifesterait la mauvaise foi bulgare. Mais nous sommes convaincus que, dans les pays de l'Entente, personne ne se laissera attendrir par la Bulgarie.

La Bulgarie au service de l'Allemagne

M. Friedrich Naumann, pasteur et député allemand, qui s'est couvert déjà de gloire en préconisant la « Mitteleuropa » vient de révéler ses vues sur la future organisation des Balkans dans l'organe allemand de Sofia, la « Deutsche Balkan-Zeitung ».

Il ne sera pas sans intérêt de s'arrêter un moment aux visions de l'avenir de M. Naumann, d'autant plus que ses opinions ne paraissent pas étrangères aux vues des hommes les plus compétents de l'Allemagne. Malgré les affirmations pacifiques du comte Burian, il n'y a aucun doute que l'Allemagne et ses satellites préparent dans les Balkans une paix tout à fait identique à celle qui a démembré la Russie à Brest-Litovsk et étendu les frontières allemandes jusqu'à l'Oural. Comment pourrait-il en être autrement, si l'on tient compte de l'importance des Balkans dans le grand itinéraire Hambourg-Bagdad?

L'article de M. Naumann nous confirme ce dont nous n'avons jamais douté, à savoir que l'Allemagne a un programme balkanique qui a pris une forme des plus concrètes après le resserrement des rapports avec le « brillant second ».

« Autrefois, — dit M. Naumann — nous n'avons pas eu de programme balkanique et nous n'en avions pas besoin, mais maintenant, depuis que nous sommes devenus, dans un certain sens, intéressés aux affaires balkaniques et que nous avons à remplir une tâche historique dans la péninsule des Balkans, nous en avons besoin. »

Au nom de la tâche historique allemande, M. Naumann constate que dans le programme balkanique entrent des intérêts allemands politiques, militaires, de communication et de politique commerciale. Par dessus tout l'Allemagne se ré-

serve le droit d'arbitrage en cas de divergences de vues, comme c'est le cas dans le conflit turco-bulgare. Entre la Bulgarie et la Turquie, M. Naumann choisit la Bulgarie et relève la Turquie, qu'on ne saurait plus considérer que jusqu'à un certain point comme une « puissance balkanique », en Asie-Mineure et en Mésopotamie.

La Roumanie doit céder la Dobroudja et par ce fait elle cesse d'être une puissance balkanique dans l'ancien sens du mot. Elle doit se garder de ne pas troubler la sphère vitale bulgare.

A l'Autriche-Hongrie et à la Bulgarie échoit le futur règlement de la situation de la Serbie. « Les Serbes n'ayant pas jugé bon de conclure la paix avec des puissances centrales, ils se trouvent exclus de ces discussions. » Après avoir aussi donné une interprétation allemande du droit des peuples, M. Naumann partage les sphères d'influence. La côte adriatique avec l'Albanie jusqu'aux frontières de la Grèce deviendra autrichienne, tandis que la Bulgarie aura toute la Macédoine serbe et grecque avec Salonique. « Ce qui restera de l'Etat serbe — ajoute M. Naumann — sera obligé de conclure une paix définitive avec l'Autriche-Hongrie. » Quant à la Grèce, son sort est encore incertain, mais il dépendra de son attitude future d'être châtiée avec plus ou moins de rigueur.

« La véritable puissance centrale est la Bulgarie. C'est le bénéfice de la position adoptée par elle bravement et d'une façon objectivement juste. »

En récompensant ainsi les bons et punissant les méchants, M. Naumann a précisé encore une fois quel rôle a été confié à la Bulgarie par ses maîtres et protecteurs de Berlin.

La jeunesse yougoslave en Suisse et le 14 Juillet

Le Comité Central de la Jeunesse universitaire yougoslave en Suisse a adressé le télégramme suivant à l'Ambassade de France à Berne à l'occasion du 14 juillet:

« Le Comité central de la Jeunesse universitaire yougoslave en Suisse vous adresse ses meilleurs vœux pour la glorieuse journée de France. Comme alors la foule furieuse donna à cette date de gloire une aurore de lumière au monde, de même, aujourd'hui, les soldats de France combattent vaillamment pour donner une nouvelle aurore de victoire. »

« La jeunesse yougoslave espère que cette victoire qui établira le droit et la liberté, apportera à son peuple opprimé l'unité et la liberté tant désirées. Nos meilleurs souhaits accompagnent la généreuse France dans l'accomplissement de sa grande œuvre, car, en luttant pour le rétablissement de son unité nationale, elle combat aussi pour la liberté du monde entier. »

M. Dutasta a bien voulu répondre ceci:

« Je vous remercie des vœux que vous formulez pour la France, champion de la cause de la liberté des peuples. Vous connaissez les sentiments de mon pays pour vos aspirations nationales. »

Sentiments dévoués,
Dutasta. »

Société Genevoise d'Edit. et d'Impr. — Genève

Où est l'avenir bulgare ?

Il y a quelque chose qui ne marche pas chez les complices. Les deux peuples frères, Turcs et Bulgares, continuent en effet à se disputer les conquêtes, malgré l'apparence de calme dont leurs maîtres germaniques désirent couvrir cette querelle de famille. Les Turcs ne cessent pas de réclamer une partie de la Roumélie Orientale et de la Thrace et, pour ne pas être inique, il faut l'avouer franchement, ils appuient leurs revendications par des arguments bien plus accessibles au bon sens que ne sont ceux qu'assaisonnent les Bulgares pour faire valoir leur « droit » de rationner leurs voisins tout le long de leurs frontières.

Le Bulgare n'est pas moins amusant quand il défend ses proies acquises que quand il en vise d'autres à s'en emparer. Lorsque, en 1913, la Serbie et ses alliés, récompensèrent la trahison bulgare par la cession de la Thrace, en ouvrant ainsi à la Bulgarie la mer Egée et en l'affranchissant de la tutelle des Détroits, les Bulgares, ayant perpétuellement dans leurs cervelles Salonique et Durazzo, disaient que le littoral égéen ne vaut rien pour eux. Mais aujourd'hui, quand les Turcs, en les rappelant à leurs paroles d'alors, demandent ce littoral, que les Bulgares avaient déclaré sans valeur, ces derniers inventent, tout d'un coup, que ce littoral, en 1913 sans aucune valeur, est une question vitale pour eux. Le « Mir » du 3 juillet écrit: « En ce qui concerne la vallée de la Maritza, traversée par le seul chemin de fer qui nous lie avec les régions situées entre le Rhodope et la mer Egée, nous sommes obligés de déclarer une fois encore à nos bons alliés turcs que cette vallée est d'un intérêt vital pour la Bulgarie, que nous l'avons rachetée par des victimes précieuses et que nous la possédons en vertu du traité de paix. » D'autre part,

l'« Echo de Bulgarie », organe du gouvernement bulgare, écrit: « La Bulgarie ne peut pas se développer librement sans la possession du littoral égéen et de la voie qui y mène... La Bulgarie ne peut en aucun cas se priver de sa propre route conduisant au littoral égéen, où est son avenir. »

Vraiment, quelle chance pour les Bulgares que d'avoir un tel tas d'avenirs! Tantôt leur avenir est au littoral égéen; tantôt à Constantinople, tantôt dans la Serbie orientale, à Salonique, Dobroudja, Epire, Macédoine, Janina, Adriatique, etc., etc. Il faut s'attendre à ce qu'ils nous déclarent un beau jour que leur avenir est à Bagdad! Alors... malheur aux Anglais!

Le Vidov-Dan à Salonique

...Hier nous avons fêté ce jour mémorable qui est redevenu un jour de deuil et d'espérance. Ce fut simple: une messe à la église de Salonique, beaucoup trop exigüe pour contenir tous ceux officiers, soldats et civils, qui sont venus prier pour le repos de leurs anciens et pour l'avenir de leur peuple. Nu-tête, ils se tiennent silencieux dans la petite cour; beaucoup même stationnent dans la rue où les voix du chœur viennent jusqu'à eux. Ensuite c'est la jeunesse des écoles serbes qui, dans une salle spacieuse, nous chante ses plus beaux chants nationaux. Anglais, Italiens, Américains et Grecs, qui sont venus s'associer à la fête, apprennent ce qu'est la poésie serbe et le grand rôle qu'elle a joué dans l'histoire de la Serbie.

Comme cérémonie ce fut tout. Mais le Serbe n'est pas de ceux qui, évanouis les derniers accords de la musique de fête, cessent d'y penser. Pendant toute la journée le Vidov-Dan fut célébré dans le cœur de chaque Serbe, et lorsque deux amis se rencontraient, ils en parlaient.

Un de mes amis, dans le civil un des professeurs des plus

estimés et aimés de Belgrade, me raconte ses souvenirs du *Jenny Vidov-Dan* avant la conflagration universelle. Ce fut le 28 juin 1914. Quatre cents jeunes bacheliers de la Vieille Serbie et des provinces serbes — sujets austro-hongrois de l'autre côté du Danube et de la Save — s'étaient donné rendez-vous pour visiter leur « champ national » le jour du Vidov-Dan. Mon ami fut chargé de les guider. Dans la vieille église de Gradchanitza, des prêtres, venus aussi de l'autre côté, disaient la messe et le chœur des jeunes leur répondait. Jamais ce monument grandiose de la culture serbe du moyen-âge n'avait entendu des prières aussi ardentes pour l'unification de la patrie serbe. A la même heure l'archiduc François-Ferdinand et sa femme tombèrent à Sarajevo, sous les balles d'un jeune fanatique, victime lui-même, comme la démontra l'histoire, des agissements ténébreux de Vienne et de Budapest.

Beaucoup de ces jeunes excursionnistes n'ont pu rentrer chez eux. En effet, ils furent cueillis à la frontière par la gendarmerie de François-Joseph et croupissent encore aujourd'hui dans les geôles si une mort miséricordieuse ne les a pas délivrés de leurs souffrances. D'autres, restés en Serbie, ont combattu pour la liberté de leur peuple. La plupart d'entre eux dorment leur dernier sommeil dans les plaines riantes de la Matchva, sur les îles du Danube, sous les sapins et les hêtres du Matchkov-Kamen et du Goutchévo.

Le Vidov-Dan de 1918 aura-t-il été le dernier que les Serbes ont célébré hors de leur pays? Il est permis de l'espérer. Reutés en vainqueurs dans le beau pays des Karageorgevitch, le Vidov-Dan cessera, pour les Serbes, d'être une journée de deuil. Ce sera le grand jour du souvenir et en même temps aussi celui de la vertu serbe qui, depuis 1389, n'a pas abandonné ce peuple éprouvé et lui a permis de devenir cette grande nation qui sert l'exemple de fidélité et d'abnégation à l'univers. Pour ce qui restera de l'Autriche-Hongrie, le Vidov-Dan sera le jour des regrets et des remords. Chaque année il rappellera à ce pays les suites funestes d'une politique torbe et cruelle. Ce sera son jour de deuil pendant qu'il sera celui de l'espérance pour ceux qu'il a voulu exterminer.

R.-A. REISS.

Documents sur la politique bulgare

Déclarations de M. Malinoff

Nous lisons dans l'«ECHO» de Bulgarie :

Le président du Conseil vient de donner à M. Passarge, correspondant de la « Gazette de Voss », une interview qui est à la fois une mise au point, une déclaration et un programme. Toute la personnalité de M. Malinoff s'y reflète fidèlement; son sens politique, sa franchise, sa loyauté, sa fidélité aux pactes conclus y rejaillissent avec éclat. Il y traite de la politique extérieure sans ambiguïté, démolit tous les espoirs vains de nos adversaires à ce sujet, répète ses déclarations antérieures à la constitution du nouveau cabinet, ne laissant subsister aucun doute sur ses vues politiques, souligne son désir de rendre plus étroits encore les rapports entre les alliés.

Voici cette interview, dont M. Passarge rend compte de la manière suivante :

« J'ai eu une entrevue de plus d'une heure avec M. Malinoff, président du Conseil. Il a eu l'amabilité de répondre avec franchise à toutes les questions que je lui ai posées. J'ai voulu savoir quelle était l'opinion de M. Malinoff sur ce qu'écrivait la presse ennemie au sujet de sa nomination. Le ministre président, un sourire léger aux lèvres, mettant de côté les journaux français sur lesquels plusieurs passages étaient marqués au crayon rouge, m'a dit : « Ils me flattent — c'est suspect; ils me suspectent — c'est remarquable. Certains journaux qui naguère me représentaient comme un russophile invétéré, découvrent que j'ai toujours eu en haine les Russes et que depuis longtemps j'ai été un défenseur dissimulé, mais aveugle de l'alliance avec les Puissances centrales. Je ne sais à quel point cette opinion de la presse parisienne répond au sentiment du cabinet français; cependant, je comprends qu'à Paris et à Londres on soit dans une sorte d'attente. Je ne puis me l'expliquer. Sur quoi les journaux français fondent-ils leurs espoirs et à quoi est due la grande et surprenante réserve que témoigne la presse alliée dans l'appréciation de mon cabinet? N'ai-je pas déclaré catégoriquement au Sobranié avant encore d'être nommé à la tête du gouvernement que la politique extérieure actuelle est une nécessité d'Etat de tout premier ordre? Saper les fondements de cette politique serait ruiner les assises mêmes de l'avenir bulgare. Il me semble qu'à Paris et à Londres, comme à Vienne et à Berlin on ne connaît pas notre pays. Lorsqu'en 1910 j'accompagnais S. M. le Roi à Paris, un des hommes politiques dirigeants français voulait se renseigner auprès de moi sur la Bulgarie, tout comme s'il s'agissait de la partie non explorée des Indes. Il m'a dit : « Nous savons seulement que la Bulgarie a une vaillante armée ».

Quelles voies nous montreraient une autre orientation? Nous avons commencé cette guerre ensemble et c'est ensemble que nous la continuerons et la terminerons. Mes dépêches aux hommes d'Etat alliés ne contenaient pas des phrases. Elles s'adressaient aux stupides combinaisons que j'entrevois derrière les lignes de ces journaux français. Que pourrais-je faire de plus pour dissiper ces suspensions inconcevables? J'ai à plusieurs reprises souligné ma fidélité à l'Alliance. Je tiens pour un insensé politique tout patriote bulgare qui envisagerait, ne fût-ce seulement comme une simple possibilité, un changement de notre politique. »

J'ai expliqué au président du Conseil certains raisonnements qui, à mon avis, ont pu faire naître tant chez les pays ennemis que chez nous une réserve plus ou moins prononcée.

M. Malinoff a continué d'un air sérieux : « Croyez-m'en, je considère de mon plus important devoir de rapprocher les peuples alliés. Quelques-uns d'entre nous ne connaissent pas l'Allemagne, tout comme les Allemands savent certainement fort peu de choses à notre égard. Les alliances conclues par la seule volonté des hommes d'Etat ne peuvent être durables. Pour qu'elles durent, il est indispensable que les peuples se connaissent et se comprennent mutuellement. »

Mon ministre des Finances et moi, nous profiterons de la première occasion pour dissiper le dernier doute dans des entretiens personnels avec les hommes politiques de l'Alliance. Toutes les questions économiques et financières seront résolues avec justice, car l'étoile de notre foi dans l'Alliance qui nous dirige ne manquera pas de nous montrer le chemin droit. Je suis convaincu qu'à Berlin on tient au principe que je viens d'énoncer : franchise et sincérité.

En me tendant la main, il m'a répété : « Mon avis est que quiconque porte atteinte à l'Alliance, menace le bien de la Bulgarie. Je ne suis ni un intrigant, ni un comitadj. Je suis patriote, voilà tout. »

Déclarations de M. Madjaroff sur les monuments à élever au Kaiser

La « Vossische Zeitung » du 12 juillet

publie sous le titre : « Souhaits bulgares en faveur d'un resserrement de l'alliance » une interview accordée par le ministre de l'Agriculture, Madjaroff à son correspondant à Sofia, Mario Passarge :

« Le ministre parle de la même façon que Malinoff au sujet de la nécessité pour l'Allemagne de se rapprocher enfin du peuple bulgare, ce qui est possible si, plus que jusqu'à présent, on se maintient en contact avec l'élément instruit du pays et si d'on considère l'alliance autrement que comme la chose d'un parti. Beaucoup de fautes de l'ancien gouvernement, pense M. Rasko Madjaroff, ont été reprochées à l'Allemagne parce que le peuple est convaincu que l'Allemagne les a couvertes et encouragées d'une façon absolue. Ensuite, Madjaroff réfute et même tourne en dérision, les craintes que le gouvernement pourrait chercher à se frayer dans la politique extérieure une autre direction. A cela personne ne pense et même, si quelqu'un y pensait, le cabinet deviendrait de ce fait complètement incapable de gouverner, car certains membres se retireraient immédiatement du gouvernement. La politique actuelle est assurée jusqu'à la fin de la guerre et l'assurance est donnée que tous les malentendus et les désaccords qui avaient été accumulés jusqu'à maintenant seront résolus. Si l'Allemagne sait comprendre le moment actuel, il ne dépend que d'elle de gagner les cœurs bulgares dans une toute autre mesure que la Russie n'y était parvenue jadis. Partout où vit le peuple bulgare s'élèveraient des monuments pour l'empereur Guillaume qui laisseraient dans l'ombre le tsar libérateur. »

La presse bulgare et la politique du nouveau cabinet

Le « Préporetz », l'organe de M. Malinoff, défend dans son numéro du 8 juillet, le nouveau gouvernement contre les insinuations des Radoslavistes :

« Depuis trois ans, la principale occupation du Dr Radoslavoff a été de prouver à nos alliés qu'il était le seul germanophile en Bulgarie — que tous les autres étaient « russophiles » et que sans lui, la Bulgarie aurait déjà manqué à sa parole d'honneur. Il croyait s'affermir au pouvoir par des moyens aussi vils et rendre illusoire la souveraineté de notre Etat. »

« Les « Narodni Prava », par exemple, nous font un crime d'avoir cité ce qu'écrivent les journaux de l'Entente sur la Bulgarie. »

« Ici aussi les « Narodni Prava », sans s'en rendre compte, font le jeu de la presse de Northcliffe, sur laquelle ils écrivent tant. Pour semer la méfiance au sein de l'Alliance, quelques journaux de l'Entente veulent voir dans le changement de gouvernement bulgare, un changement correspondant de notre politique. Les « Narodni Prava » les aident dans ce sens. »

Le « Mir », de M. Guéchoff, écrit dans le même sens, dans son édition du 9 juillet.

« De même qu'on considérait jadis qu'en Bulgarie, seuls les personnes considérées comme russophiles pouvaient être ministres, de même, actuellement, dans les milieux radoslavistes, on se figure que le gouvernement du pays ne saurait être confié à des hommes qui ne se considéraient pas comme germanophiles. C'est ce qui donnait aux radoslavistes le coupable courage de gouverner d'une façon qui les a rendus par trop haïssables, et à laquelle on doit le trouble qui règne dans le pays. Et si de même que jadis les Russes, les Allemands en étaient venus à croire que les hommes appartenant à certains partis devaient quitter le pouvoir comme dangereux pour l'Alliance, ils auraient porté là le coup le plus terrible à notre alliance, puisque celle-ci ne saurait exister comme l'alliance d'un seul parti, ou elle sera l'alliance de tout le peuple bulgare, ou bien elle cessera d'exister. »

LES ÉVÉNEMENTS DANS LES BALKANS

Bulgarie

Les partis bulgares dans le parlement

Nous empruntons au journal bulgare « Outro » du 20 juin l'information suivante : « Le chiffre normal de tous les députés bulgares est de 245. Sont décédés le Dr. Dim. Todoroff, il y a deux ans et Toma Petkoff, après la dernière session, de sorte que le Sobranié compte actuellement 243 députés. »

Ce chiffre se décompose ainsi :

- 93 libéraux (Radoslavoff)
- 10 jeunes-libéraux (Tontcheff)
- 26 stamboulivistes (Petkoff et Guenadjieff)
- 45 agrariens (Stamboliski et Dragieff)

- 31 démocrates (Malinoff)
- 11 socialistes étroits (Blagoieff)
- 9 socialistes larges (Sakazoff)
- 1 socialiste indépendant
- 10 populistes, narodniaks (Guechoff)
- 5 radicaux (Neitcho Tzanoff)
- 2 progressistes (Danieff)

Parmi les libéraux on compte 21 Turcs, dont quelques-uns, 9 dit-on, ont promis de soutenir le nouveau gouvernement.

Parmi les stamboulivistes, il convient de distinguer deux groupes : celui de M. Petkoff auquel s'est joint, les temps derniers le Dr. S. Ivantcheff, ancien vice-président du Sobranié et qui est composé de 19 députés et le groupe de Dr. Guenadjieff de 7 députés.

Les agrariens sont divisés en deux fractions; à la tête de l'une se trouve Stamboliski avec 28 députés, l'autre comprend 17 députés et a pour chef Dragieff.

Les renseignements ci-dessus, relatifs aux divers groupes parlementaires et qui sont officiels, nous ont été donnés par le secrétariat du Sobranié. »

Nouvelles de Serbie

Les procédés bulgares

De plus en plus les Serbes enrôlés par la force dans l'armée bulgare réussissent à se rendre aux Alliés en apportant de nouveaux témoignages sur les atrocités commises par les Bulgares, les Autrichiens et les Turcs en Serbie occupée. Un Serbe de Novi-Pazar rapporte les faits suivants :

Deux mois après l'occupation de Sandjak Novi Pazar et de Prizrend les Autrichiens incitèrent les Turcs à massacrer la population serbe et les réfugiés qui avaient fui devant l'invasion. D'innombrables assassinats furent ainsi commis, notamment à Prizrend, où une véritable boucherie fut provoquée. Ce fut le signal de l'assassinat de trois cents blessés et réfugiés que les Bulgares tuèrent tout près de Monastir. Le pillage fut organisé sous les auspices des autorités militaires autrichiennes et bulgares. Ces derniers ont institué à Sourdoulitza un conseil de guerre spécial pour faire exécuter les instituteurs et les prêtres. Tout le monde et même les soldats bulgares appelaient cette localité la « boucherie des intellectuels. »

Pendant la révolte, les Bulgares détruisirent tous les villages autour de Leskovatz, Procouplié, Kourchoumlia et Lebané. Ils considèrent tous les Serbes comme des Bulgares et affirment que les Serbes n'existent pas et que ceux qui ne veulent pas être Bulgares sont des traîtres. Malgré toute la terreur, le moral de la population est resté très élevé. Les Bulgares pendirent les femmes et les enfants dans les contrées de Nich, de Leskovatz et de Timok, mais ne réussirent pas de leur faire accepter la nationalité bulgare. Les révoltes n'ont pas cessé et le nombre des insurgés est tel que les Bulgares désespèrent de pouvoir jamais se faire admettre en Serbie et en Macédoine.

(Communiqué du bureau de la presse serbe à Corfou)

L'exploitation de la Serbie occupée

Le « Nieuwe Rotterdamse Courant » publie dans son numéro du 15 juillet l'information suivante :

« D'après des informations concordantes de soldats russes qui, à titre de prisonniers de guerre des Autrichiens ou des Allemands, ont été employés à divers travaux en Serbie occupée, la population de ce pays agricole et riche en denrées alimentaires se trouve, surtout depuis quelque temps, dans une situation des plus pénibles. Alors qu'avant la guerre, la Serbie exportait dix fois plus de ses récoltes qu'elle n'en consommait elle-même, les habitants des régions de la Morava, de la Matchva et la Chumadiâ ne reçoivent maintenant en tout et pour tout que 50 grammes de pain par jour, et encore cette ration ne leur est-elle pas fournie régulièrement. Non seulement on réquisitionne les céréales, mais aussi tout ce qui sert à l'alimentation, comme les volailles, les fruits, les boissons, etc. En ce qui concerne le bétail, on n'a laissé qu'un bœuf pour plusieurs fermes, de sorte que la population n'est même pas en mesure de cultiver le sol. »

Particulièrement dans la partie occupée par les Bulgares, les réquisitions de vêtements, de linges, de literies et de chaussures (objets qui, d'après une information parue récemment, sont très rares en Bulgarie), se succèdent, de même que pour les vivres, tous les 15 ou 20 jours avec une telle rigueur qu'une partie de la population épuisée, craignant pour sa vie, n'a pas trouvé d'autre solution que de s'enfuir dans les montagnes avec les quelques aliments qu'elle possédait encore, afin de sauver ceux-ci des mains des occupants. »

Est-ce de nouveau le recrutement ?

Les « Beogradské Novine » du 14 juillet annoncent sous une forme déguisée que, sous peu, on procédera en Serbie à un nouveau recensement de la population mâle de 17 à 55 ans. On sait fort bien où l'on veut venir avec ces mesures, c'est pourquoi on s'efforce de leur donner un semblant de légalité, et voici ce qu'on dit :

« L'expérience a montré que cette mesure, autorisée par l'art. 52 de la convention de la Haye, et qui, vu l'état actuel des choses, n'introduira aucune innovation, est devenue absolument nécessaire »

pour pouvoir dresser les listes exactes et complètes de tous les hommes capables de travailler et particulièrement des commerçants et de ceux qui ont une situation régulière. Cette mesure est d'autant plus nécessaire que l'on tient à couper court à l'usage des municipalités de désigner et d'employer toujours les mêmes personnes, appartenant pour la plupart aux classes pauvres. En dressant ces listes, qui seront remises après le recensement aux intéressés, on pourra tout au moins dans une certaine mesure, empêcher l'immigration et le séjour des étrangers et de personnes souvent douteuses qui, depuis quelque temps, deviennent de plus en plus nombreuses. Ceux qui auront été reconnus aptes seront, en temps opportun, appelés au travail qui leur convient, cela bien entendu contre rémunération. »

Dans les régions occupées par la Bulgarie, les autorités ont recourus aux mêmes procédés, mais sans chercher à dissimuler les choses. C'est ainsi que, dès le 10 juin, le « Mir » avait annoncé que la Direction de la Prévoyance économique et sociale avait donné l'ordre aux autorités militaires d'utiliser à l'occasion de la récolte, toutes les personnes libres de 16 à 60 ans.

D'après les « Narodni Prava » du 4. VI, le ministère de l'Agriculture a donné l'ordre à ses subordonnés de former le plus grand nombre possible de compagnies. Celles-ci doivent être envoyées en Dobroudja pour travailler à la récolte.

Dernièrement, le « Mir » du 28. VII annonce que « seront considérées comme aptes au travail toutes les personnes des deux sexes âgées de 11 à 60 ans. »

L'Autriche veut affamer la Serbie

Le « Temps » du 20 juillet publie les informations suivantes :

« On savait que l'Autriche-Hongrie réquisitionnait en Serbie tout ce qui pouvait lui paraître utile, malgré la promesse faite, il y a plus d'un an, par le gouvernement de Vienne, qu'aucune réquisition n'aurait plus lieu dans ce pays, vu l'affreuse misère de ses habitants. »

Le bétail a été surtout l'objet des convoitises des autorités austro-bulgares, qui ont procédé à des rafles systématiques dans toute la Serbie. C'est ainsi que la « Meraner Zeitung » annonce, dans son numéro du 3 juillet, que 600 chèvres provenant de Serbie viennent d'arriver au Tyrol. Il est bien certain que ce chiffre ne représente qu'une minime partie du produit des réquisitions faites au préjudice des paysans serbes et qui constituent de véritables pillages légaux.

Il y a pire, d'ailleurs. La « Nouvelle Presse Libre », organe officieux de la Chancellerie de Vienne, annonce dans son numéro du 20 juin dernier que l'Autriche-Hongrie étant dans l'obligation de constituer des stocks de réserve de blés, a décidé de prélever une notable partie de la prochaine récolte en Serbie.

Cet acte, qui serait une des plus odieuses violations des règles de la convention de la Haye qu'aient jamais commises les Centraux, a déjà été annoncé comme imminent dans la résolution votée par le congrès des partis allemands d'Autriche, ainsi que dans le récent discours du ministre de l'Agriculture hongrois.

Cette décision du gouvernement austro-hongrois ne tend à rien de moins qu'à l'extermination par la faim des populations restant en Serbie, qui ont déjà tant souffert des spoliations des envahisseurs. »

Les procédés bulgares flétris par les Slaves à Vienne

La « Zeit » du 17 juillet annonce :

« Dans la motion d'urgence déposée par le Club Yougoslave conjointement avec l'Union Tchèque, au sujet de la conduite barbare des autorités bulgares envers la population serbe, il est exposé que de nombreux cas de vols, de pillage, de meurtre et de terrorisme ont été commis sur les Serbes par les autorités bulgares. On demande au ministre-président d'agir auprès du ministère des affaires étrangères pour que des mesures conformes au droit international soient prises afin de garantir à la population serbe la protection qui lui est due contre de semblables attentats. Les interpellateurs demandent si le ministre président est disposé à agir, par l'intermédiaire du ministre des affaires étrangères, auprès du gouvernement bulgare pour que celui-ci autorise une commission parlementaire autrichienne à examiner, sur les lieux mêmes, les faits allégués dans leur interpellation. »

Le roi Pierre à la Jeunesse yougoslave en Suisse

M. Draguicha Tsvetkitch, président du Comité Central de la Jeunesse universitaire serbe, croate et slovène en Suisse, en réponse aux vœux adressés par le Comité au roi Pierre, à l'occasion de son 75^e anniversaire, a reçu le télégramme suivant :

« Je suis très sensible aux vœux que la Jeunesse yougoslave en Suisse m'a adressés à l'occasion de mon anniversaire, et je vous prie de lui transmettre mes sincères remerciements. Ma ferme conviction est que les efforts surhumains pour la liberté et l'union, dont a fait preuve notre peuple, sous ses trois noms, seront couronnés par la réalisation de notre idéal depuis longtemps caressé. »

PIERRE. »